



## L'AGONIE DE JÉSUS EN GETHSÉMANÉ <sup>1</sup>

---

« Alors Jésus s'en alla avec eux dans un lieu appelé Gethsémané, et il dit à ses disciples: Asseyez-vous ici pendant que je m'en irai là pour prier.

« Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être fort triste et dans une amère douleur.

« Et il leur dit: Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi.

« Et étant allé un peu plus avant, il se jeta le visage contre terre, priant et disant: Mon Père, que cette coupe passe loin de moi, s'il est possible! Toutefois, qu'il en soit non comme je voudrais, mais comme tu le veux.

« Puis il vint vers ses disciples et les trouva endormis, et il dit à Pierre: Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi ?

<sup>1</sup> Ce discours a été prêché un *Vendredi-Saint*.

« Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

« Il s'en alla encore pour la seconde fois, et pria, disant: Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite!

« Et revenant à eux, il les trouva encore endormis, car leurs yeux étaient appesantis.

« Et les ayant laissés, il s'en alla encore, et pria pour la troisième fois, disant les mêmes paroles.

« Alors il vint vers les disciples et leur dit: Vous dormez encore, et vous vous reposez? Voici, l'heure est venue, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des méchants.

« Levez-vous, allons; voici, celui qui me trahit s'approche.»

*Matth. XXVI, 36-46.*

Mes frères,

L'histoire de la Passion est dans les évangiles la partie la plus détaillée de la vie de notre Seigneur. Deux raisons justifient cette étendue.

C'est ordinairement dans la souffrance qu'un homme se révèle à nous tel qu'il est au fond. Aux temps de sa prospérité, nous pouvons nous tromper sur son compte; à l'heure du malheur,

l'illusion n'est plus possible: comme l'a dit le poète, «le masque tombe, l'homme reste,» et la vérité cachée à l'intérieur éclate à nos regards. Nous n'aurions certainement jamais connu dans leur plénitude les trésors de courage, d'amour et de sainteté contenus dans l'âme de Jésus si nous ne l'avions vu aux prises avec la douleur et avec la mort.

Mais il est une autre raison qui domine celle-là. C'est par ses souffrances que le Christ a consommé l'œuvre de notre rédemption: «Ne fallait-il pas que le Christ souffrît,<sup>1</sup> » a-t-il dit lui-même. « Mon âme est maintenant troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivre-moi de cette heure? Mais c'est pour cette heure-même que je suis venu. »<sup>2</sup>

Sans doute la vie tout entière du Sauveur est une passion, mais c'est en Gethsémané, c'est à Golgotha que cette passion arrive à son point culminant. Ce sont les derniers anneaux, mais les plus lourds et les plus forts, de cette longue chaîne de souffrances.

<sup>1</sup> *Luc XXIV, 26.*

<sup>2</sup> *Jean XII, 27.*

L'Église a donc bien fait de mettre à part dans ses institutions cette semaine commémorative du grand sacrifice rédempteur. Que le Christ souffrant et mourant soit l'objet habituel de notre contemplation, mais qu'il le soit surtout dans ce pieux anniversaire. Et puisque la lutte de Gethsémané est le prélude du drame de Golgotha dont nous avons eu plus d'une fois occasion de vous entretenir,<sup>1</sup> laissez-moi vous inviter aujourd'hui à méditer avec moi sur ce moment significatif de la vie de notre Sauveur en demandant à Dieu que ce spectacle édifie, humilie et change nos cœurs.

Après avoir adressé à ses disciples ses dernières instructions et institué la sainte Cène, Jésus sort de la chambre haute suivi des onze — le douzième, vous savez où il était! — et, franchissant le torrent de Cédron, il gravit la montagne des Oliviers. C'était son lieu de retraite et de prière pendant son séjour à Jérusalem. Il parvient ainsi à l'entrée d'un jardin situé sur le

<sup>1</sup> Voyez en particulier le discours sur *les sept paroles de la Croix* dans mon premier recueil de *Sermons*.

flanc de la montagne et qu'on appelait Gethsémané.<sup>1</sup> Là, par une mesure pleine de sagesse et de bonté, il laisse la plupart de ses apôtres, auxquels il veut épargner la vue de ses angoisses et ne prend avec lui que ses trois disciples les plus affectionnés : Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Témoins déjà de sa transfiguration glorieuse sur le Thabor, ils devaient l'être aussi de ses humiliations à Gethsémané. Il y avait pour eux une sévère leçon dans cette scène de douleurs. Au présomptueux Pierre qui tout à l'heure s'écriait : « Quand même il faudrait aller à la mort, je ne te renierai pas », et qui va bientôt s'endormir pendant que son maître veille et combat, Jésus voulait apprendre que ce n'est pas dans la confiance en soi-même, mais dans l'humilité et la prière qu'on trouve la vraie force. Aux deux fils de Zébédée préoccupés encore d'honneurs et de gloire terrestre, il devait enseigner que la vraie condition d'entrée dans son Royaume est le renoncement et le sacrifice.

<sup>1</sup> Le mot hébreu signifie littéralement *pressoir à huile*.

Les voici réunis dans ce lieu à jamais célèbre. Ce jardin, mes frères, ne vous en rappelle-t-il pas un autre où s'est accompli, au berceau de notre histoire, un événement non moins solennel, le jardin d'Eden ? Mais quel contraste entre les lieux et les héros de ces deux grandes scènes !

Là, c'est une terre vierge encore de tout désordre et de toute souillure, parée de beauté et de magnificence, un lieu de paix et de félicité ; ici, c'est une solitude austère, une montagne rocailleuse dont l'aridité n'est adoucie que par l'ombre que projette, à la clarté de la lune de Pâques, le mélancolique feuillage des oliviers.

Là, c'est l'homme primitif, créé à l'image de Dieu, doué d'innocence et comblé de bonheur, qui, prêtant l'oreille aux perfides insinuations du Prince du mal, foule aux pieds les promesses et les menaces de son Dieu, désobéit à sa loi, tombe dans le péché, et du même coup, par une mystérieuse et terrible solidarité, entraîne dans sa chute toute sa postérité. Ici, c'est le Fils de Dieu, qui pour nous sauver, a consenti à devenir homme et à échanger les gloires et les félicités du ciel contre les misères et les luttes d'ici-bas. Enfermé durant plus de trente-deux

années dans le cercle de notre existence, il a déjà beaucoup combattu, beaucoup souffert, pour accomplir la grande œuvre de notre rédemption, et maintenant voici l'heure de son dernier combat, à l'issue duquel il sera constitué le Vainqueur du péché et de la mort, le Sauveur des pécheurs, le *nouvel Adam* qui, par une solidarité non moins mystérieuse, mais bienheureuse, a réparé la faute du premier Adam, et a rouvert à notre race déchue les sources fermées du pardon, de la paix et de la vie éternelle.

Mais hâtons-nous d'assister à cette lutte si solennelle et si féconde.

Le Christ n'est pas plutôt entré dans le jardin qu'une amère tristesse, une indicible angoisse s'empare de son âme. Se tournant vers ses disciples, il leur dit : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. » Puis, étant allé un peu plus avant, il se jeta, nous dit l'Évangile, par trois fois le visage contre terre, priant et disant : « Mon père, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive ! » Et voici, étant en agonie, « il lui vint une sueur comme des grumeaux

de sang qui coulaient jusqu'à terre, » nous dit saint Luc<sup>1</sup>.

Devant cette scène émouvante, un sentiment bien naturel d'étonnement nous saisit et nous trouble. Quoi! cette âme sainte de notre Sauveur, si forte jadis au désert, si intrépide à démasquer toutes les ruses de Satan, si calme et si sereine dans les derniers entretiens de la chambre haute, la voilà bouleversée, anéantie! Ce Fils de l'homme qui disait naguère: « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... Moi et le Père sommes un », il est là prosterné, humilié, écrasé par la douleur comme le plus faible des hommes! Mis en présence de ce calice amer, mais qu'il s'était préparé à boire depuis la fondation du monde, nous le voyons frémir, reculer, supplier le Père de le détourner de ses lèvres.

La surprise redouble quand nous nous souvenons que des hommes d'une nature certes bien inférieure à la sienne ont marché à la mort sans fléchir. Dans l'antiquité païenne, le philosophe Socrate reçut la coupe empoisonnée, le sourire sur les lèvres. Dans le monde chrétien,

<sup>1</sup> *Luc. XXII, 44.*

les disciples mêmes du Christ, les saint Paul, les saint Pierre, les Polycarpe, les Justin, les Origène, de faibles jeunes filles comme Blandine et Perpétue, sont restés fermes à l'heure du martyre. Qui nous expliquera cette étrange différence entre le saint de Dieu et les hommes pécheurs, entre le Maître et les disciples ?

Disons-le dès l'entrée, mes frères, nous touchons à un de ces grands mystères de la personne et de l'œuvre du Rédempteur dans lesquels les anges eux-mêmes désirent de voir jusqu'au fond, et que nous, créatures bornées, nous ne pouvons pénétrer que d'une manière bien imparfaite. Il y a là encore pour nous, il y aura jusqu'à la fin des choses qui nous dépassent, de profondes obscurités ; mais dans ces obscurités, il nous est possible de recueillir assez de lumière pour éclairer et surtout pour vivifier notre cœur. Essayons donc d'expliquer cette angoisse si étonnante.

Remarquons d'abord, mes frères, que le Christianisme n'est pas, comme le Stoïcisme, un système d'insensibilité en face de la douleur et de la mort. Le véritable héros, l'homme vrai, n'est



pas celui qui jette un défi à la souffrance en disant : « Douleur, tu ne me feras jamais avouer que tu es un mal ! » c'est celui qui l'envisage sans illusion, sans faux enthousiasme, et qui l'accepte quand elle lui est imposée, mais en frémissant. Ces hommes qu'on nous vante comme des martyrs inaccessibles au trouble, ou bien — et c'est peut-être le cas de Socrate -- ils ont manqué de naturel, ils ont voulu « soutenir jusqu'au bout, comme l'a dit Rousseau, leur personnage, » ou bien ils ont eu, eux aussi, leurs heures sombres et difficiles, leur Gethsémané. Saint Paul ne nous parle-t-il pas<sup>1</sup> d'« une écharde en la chair » qui le déchire, d'« un ange de Satan qui le soufflète, » et ne nous dit-il pas qu'« il a prié aussi par trois fois le Seigneur de l'en délivrer ? » Dans les profondeurs de leur cachot, aux heures silencieuses de la nuit, n'est-il pas probable que les martyrs chrétiens, avant de paraître aux regards de la foule, ont eu leurs combats et leurs détresses ? C'est une loi établie de Dieu : pour toute victime innocente de la barbarie des hommes, il est un moment solennel et inévitable

<sup>1</sup> 2 Cor. XII, 7-9.

où, avant de subir la mort, elle doit, dans la plénitude de sa conscience et de sa liberté, l'accepter ou s'y résoudre. Or, Jésus a été un homme vivant, réel, un véritable héros et non un héros de fantaisie. Une heure est donc venue pour lui où il a été appelé à accepter volontairement, pleinement, mais non sans lutte et sans douleurs, la coupe qui lui était offerte. Cette heure a été celle de Gethsémané. C'est à Golgotha qu'il l'a vidée jusqu'à la lie, mais c'est à Gethsémané qu'il a consenti à la boire. Et qui ne sait que l'acceptation du sacrifice est peut-être plus difficile, plus redoutable encore que le sacrifice même.

Hâtons-nous d'ajouter à cette réflexion une autre pensée, c'est que, si la mort est amère à l'homme pécheur, elle doit l'être plus encore à l'homme saint. Dans un de ses commentaires sur le Nouveau Testament, Luther a fait observer que les souffrances du Christ ont dû être d'autant plus grandes que sa nature morale et sa nature physique elle-même étaient plus parfaites. « Plus le corps est sain, dit-il, le sang pur, plus l'homme a des impressions promptes et vives. Aussi Jésus a-t-il éprouvé la douleur

avec beaucoup plus de vivacité que nous ne pouvons la sentir ; c'est pourquoi il est le plus grand des martyrs. »

Rappelons-nous encore les circonstances qui ont entouré pour le Fils de l'homme cette mort si redoutable. Du haut de la colline de Gethsémané, le Christ peut apercevoir les murs de la ville sainte, qu'il a quittée il y a quelques instants escorté de ses disciples, et où il va rentrer bientôt comme un vil malfaiteur, et avec ce même regard qui sonde les cœurs et les événements, il contemple toute sa destinée, il voit se dérouler une à une toutes les scènes de ce grand mystère d'iniquité. Il a senti déjà peser sur lui le regard haineux des pharisiens et des docteurs de la loi, il a vu se tramer dans l'ombre les complots du sanhédrin, il a lu dans le cœur du traître Judas que sa douceur n'a pu émouvoir. Il le voit venir maintenant, à la faveur des ombres de la nuit, avec une troupe de soldats armés qui vont le saisir comme un larron. Il assiste par avance à l'abandon de ses disciples et au triple reniement d'un de ses plus affectionnés ; il entend les insultes d'un Caïphe, les moqueries d'un Hérode, les clameurs de toute une multitude qui

s'écrie : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfans! » Et quand il se demande quel est le motif de cette haine ardente et homicide, il est obligé de se dire : « Ils m'ont haï sans cause! »<sup>1</sup> Sans cause ! Mais n'est-ce pas ta sainteté, ton amour, ta sagesse même qui arment contre toi, ô mon Sauveur, les mains qui vont te frapper et te clouer au bois ? Tu es la lumière, ô Christ, la lumière de la vérité et de la sainteté parfaite, tu as brillé au milieu des ténèbres, et au lieu de recevoir cette lumière, les hommes de péché se sont levés pour l'éteindre, et voilà pourquoi tu souffres et tu vas mourir !

O mes frères, aimer d'un amour infini un peuple égaré, tendre sans cesse vers lui ses mains bénissantes, et se voir haï, conspué, repoussé, écrasé; mourir sous les coups de ceux-là même qu'on a voulu sauver, quelle douleur ! quelle terrible et ineffable douleur ! Et voilà pourquoi encore le Christ frémit, prie, combat en Gethsémané et de son front laisse échapper une sueur semblable à des grumeaux de sang....

Toutefois, avouons-le, mes chers frères, cette

<sup>1</sup> *Jean XV, 25.*

face de l'agonie de notre Sauveur n'en épuise pas toute la tragique signification. C'est que le Christ n'a pas souffert seulement comme martyr, il a souffert comme *Rédempteur*. Dans le jardin de Gethsémané, ce n'est pas seulement un homme accablé par le sentiment de l'ingratitude et de l'incrédulité humaines, qui s'offre à nos regards, c'est encore, c'est avant tout la sainte victime qui a porté les péchés du monde. Il y a ici un mystère de douleur parce qu'il y a ici un mystère d'expiation et de rédemption. Cet être qui livre ce suprême combat, c'est celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu » et qui « donne sa vie en rançon pour plusieurs, » celui sur qui tombe « l'amende qui nous apporte la paix et par les meurtrissures duquel nous avons la guérison. » Par amour pour nous, le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'homme ; par la puissance de cet amour, il s'est tellement identifié avec l'humanité qu'il a pu dire, non pas seulement comme le vieux Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger, » mais encore : « Ce n'est plus moi qui vis c'est l'humanité qui vit en moi ! » Et maintenant au moment de marcher à cette

mort qu'il va subir pour le salut de cette humanité, il s'offre comme son représentant, son répondant devant le Dieu trois fois saint ; il recueille, il rassemble sur sa tête et dans son cœur toutes les malédictions du péché ; il se fait, comme dit saint Paul<sup>1</sup>, « péché pour nous, afin que nous devenions justes devant Dieu par lui. » Dévouement étrange, sacrifice incompréhensible ! dites-vous peut-être. Je le sais, mais laissez-moi essayer de vous le faire mieux comprendre par une lointaine analogie.

Connaissez-vous l'histoire émouvante de ce jeune garçon hollandais qu'on a surnommé le « héros de Harlem. » Fils d'un éclusier chargé de veiller à la garde d'une de ces digues qui protègent la Hollande contre l'invasion de l'Océan, il avait hérité de son père un esprit de sollicitude et de dévouement. Comme il revenait un soir au logis en longeant la côte, les mains pleines de fleurs, il entendit un léger bruit et, levant les yeux, il remarqua que l'une des planches de la digue faisait eau par un faible trou de la grosseur du petit doigt. Comprenant bien vite que, si l'eau continuait à passer par cette ouverture, elle ne

<sup>1</sup> 2 Cor. V, 21.

tarderait pas à l'agrandir et causerait ainsi une terrible inondation, il n'hésita pas un instant. Jetant les fleurs qu'il tenait à la main, il s'élança sur l'éminence, se mit à cheval sur l'écluse; puis, se penchant, il atteignit l'ouverture et y inséra son doigt. L'eau cessa aussitôt de s'écouler et de faire immersion, mais la soirée, la nuit entière se passèrent sans que personne vint à son secours. Le doigt, puis la main, puis la bras de l'enfant s'engourdisaient de fatigue et de froid, et cependant il ne bougea pas. Les premières lueurs de l'aurore éclairèrent ce petit corps épuisé, couché sur la crête, le bras étendu mais immobile, le doigt toujours dans l'ouverture. Enfin, au matin, un homme qui passait vint à son secours, le releva à demi-mort de lassitude et d'angoisse, puis appela son père l'éclusier pour fermer la fissure. Le but de ce noble enfant était atteint.

Vous admirez, mes frères, cet acte d'héroïsme; contemplez donc avec moi un acte infiniment plus héroïque encore. Regardez au Fils de l'homme, regardez au héros de Gethsémané et de Golgotha. Ce n'est pas seulement la main que le Christ a mise au travers de nos misères

pour arrêter les flots destructeurs de cet Océan de péché et de condamnation, c'est son corps, c'est son âme, c'est lui-même tout entier. Et l'Océan a été refoulé, et le péché a été expié, et le Dieu de sainteté a pardonné, et nos âmes ont été sauvées. Oh! quelle nuit d'agonie! quelle vie de sacrifice et d'immolation! Quel amour! mon Dieu! quel amour!

Aussi, en face de cet amour, en face de cette agonie, nous voulons, n'est-ce pas? mes chers frères, laisser là toutes nos hésitations, toutes nos froideurs, toutes nos résistances; nous voulons laisser là aussi tous nos doutes, tous nos points d'interrogation sur le *comment* de cette œuvre mystérieuse, mais puissante de notre rédemption, et, tombant à genoux devant l'Homme de douleurs, nous voulons accepter, accepter tous humblement et sans plus de retard le grand salut qu'il nous a acquis; nous voulons nous laisser sauver par grâce, par le moyen de la foi en celui qui « a été fait de la part de Dieu pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption <sup>1</sup> »; nous voulons aussi apprendre de

<sup>1</sup> 1 Cor. I, 30.

lui à monter sur notre Gethsémané et sur notre Golgotha, pour immoler aux pieds de celui qui s'est immolé pour nous, notre orgueil, notre sensualité, notre légèreté, notre indifférence, notre égoïsme, pour faire mourir en nous le vieil homme et revêtir l'homme nouveau. Mais pour cela il nous faut, après l'avoir embrassé comme notre Sauveur, le suivre comme notre Modèle; il nous faut, comme lui, lutter, prier; lutter avec persévérance, prier avec larmes jusqu'à ce que, comme lui, nous puissions nous relever et dire en face des douleurs et des tentations de la vie<sup>1</sup> : « Le Prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi. » Le voulons-nous véritablement, mes chers frères ?

Le voulez-vous, jeunes gens, nos chers catéchumènes ? On raconte qu'un jeune seigneur qui était riche des biens de la terre, mais pauvre encore des biens spirituels, parcourant un jour une galerie de tableaux, lut au bas de l'un d'eux où était représenté le Christ mourant sur la croix, ces mots : « Voilà ce que j'ai fait pour toi; toi, qu'as-tu fait pour moi ? » Frappé au cœur par cette

<sup>1</sup> Jean XIV, 30.

simple devise, il se donna tout entier au Sauveur et devint le pieux missionnaire que l'Église honore sous le nom de comte de Zinzendorf. — Et vous aussi, mes chers enfants, vous êtes placés en ce jour en face du Christ souffrant, mourant pour vous; vous allez tout à l'heure recevoir les symboles sacrés de ces douleurs et de cette mort rédemptrices. Une voix ne vous crie-t-elle pas: Voilà ce que j'ai fait pour toi! Toi, qu'as-tu fait? que veux-tu faire pour moi? — Jeunes gens, que voulez-vous répondre?

Mon Dieu, de qui vient toute grâce et toute force, inspire, dicte à ces enfants, dicte à chacun de nous la réponse, et que d'une même voix, nous te disions tous, chacun dans le secret de son cœur: Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté... Je suis à toi, je suis à toi, pour jamais, à vivre et à mourir.

Amen.

